

Colloque - Hommage à l'écrivain
Mohammed Dib
Maison de l'Amérique latine
217, Boulevard Saint-Germain 75007 Paris
24 Septembre 2013

INSTITUT
FRANÇAIS



Sous le parrainage de Yamina Benguigui, Ministre déléguée chargée de la Francophonie
En collaboration avec l'Institut français et avec le soutien de la Maison de l'Amérique latine
Sous la direction scientifique de Abd El Hadi Ben Mansour, Université de Paris IV-Sorbonne

Tahar BEKRI

Evocations de Mohammed Dib

Un jour je demande à Mohammed Dib comment comprendre ce titre « Les terrasses d'Orsol » ? Il me répond : c'est l'or qu'on paie sur le sol. J'en fus presque bouleversé car réside là tout le sens de l'exil, sa douleur. On paie au prix fort le sol absent, d'être hors du sol. C'est la dîme arrachée à soi, présente à chaque page de l'œuvre, roman comme poésie. Où qu'elle soit, où qu'elle s'écrive, à Los Angeles, en Finlande, en France ou en Algérie, l'œuvre porte en elle, l'Algérie au cœur, ce *Cœur insulaire* (2000). Dib est habité par l'Algérie qu'il arpente comme un chemin de croix, il la soulève comme une pierre de Sisyphe, rocher dans l'espace du monde, plein et vide, ensoleillé et sombre, comme cette lumière intérieure qui habite Dib, conflictuelle et profonde, mais toujours lumineuse et fraternelle. C'est que la littérature chez lui est avant tout, doute et non affirmation idéologique, questionnement ontologique et conscience métaphysique, grande humilité face à la condition humaine. Amour et haine, ne sont que le même visage humain de *Habel* (1977). Et l'exigence de la littérature est d'aller à la quête de la vérité, comme dans ce voyage du *Simorgh* (2003) dans le *Langage des oiseaux* de Feridudine Attar, auquel il se réfère dans son dernier roman. Tout véritable voyage ne doit-il pas se préoccuper du voyage intérieur et tenter de répondre aux questions essentielles posées à l'humain : la vie, l'amour, la mort.

J'ai fait la connaissance de Mohammed Dib dans les années quatre-vingt lors d'une rencontre francophone, en compagnie des amis, le poète québécois, Gaston Miron et du poète et écrivain congolais, Tchicaya U Tam Si. Je ne peux évoquer son souvenir sans ressentir cette affectueuse amitié qui me tendait la main avec tendresse, main ouverte, pudique et chaleureuse. Je l'ai lu régulièrement ensuite et avec bonheur je recevais ses livres comme des rayons de lumière pour éclairer *La nuit sauvage* (1995). Malgré la tourmente qui traverse l'œuvre, il y a toujours chez lui comme une musique de Sibelius qu'il faut écouter parmi les arbres, comme dans une promenade dans la forêt, quand ce n'est pas *L'enfant-jazz* qui vous invite à admirer le rythme du monde, sa jubilation. Loin des fanatismes et des intolérances, musique, peinture, paysages de neige, de sable et de mer s'entremêlent comme remparts

contre la fermeture de l'espace et sa fixité identitaire. La littérature est mobilité, découverte, émerveillement face aux actes meurtriers, aux cris de guerre, aux racines qui pourrissent d'aveuglement et d'obstruction. Mais attention, ouverture sur le monde ne signifie pas céder sur les principes que sont la justice, les droits humains, la liberté de chacun. La religion comme la croyance ne peuvent justifier l'oppression ni la violence. Ce qu'il ne cessera d'écrire, de sa trilogie première, à ses dernières œuvres. Dib n'a cessé d'interroger l'être l'humain, ses paradoxes, ses déchirements, ses conflits intérieurs, ses enthousiasmes et ses blessures, ses chants et ses pleurs.

Et il le fait avec ce souci d'installer son écriture dans la modernité, dans la quintessence de la parole et l'exigence littéraire, où le roman ne manque pas de poésie, où le poème ne manque pas de narration. Voix dans la voix, soliloques dans le dialogue, recherches énigmatiques des titres des œuvres, entremêlement des pronoms personnels, mais jamais de gratuité langagière. Conte, théâtre, roman, poésie s'interfèrent dans le texte.

L'écriture exigeante de Dib demande une lecture exigeante. Le sens n'est jamais loin, couvert par le non dit, c'est que la métaphore poétique nous plonge dans l'œuvre et je pourrais citer à ce propos, les vers de Jalaleddine Rûmi (1207-1273) :

« Comment pourrait-on parvenir

à la perle

en regardant simplement la mer ? »

Je voudrais évoquer ici une discussion sur la poésie que j'ai eue avec lui, je cite de mémoire : si je pouvais rester seulement poète je n'aurais pas écrit de roman mais il fallait bien vivre en écrivant...Rares sont les poètes devenus de grands romanciers. C'est le cas de DIB !

Permettez-moi, pour finir, de vous lire ces « Poèmes à Mohammed Dib » parus en 2000 et dont il a eu une copie :

I

Et le silence comme un bouleau

Dans la tourmente

Il dit à la mer

Des paroles arrachées à la houle

II

L'oubli déferle ses feux

Sur les vaisseaux d'ombre

Brûlent les vagues

Sous la cendre la braise

III

Couverte la nuit

D'îles sublimes

Les boussoles sans relâche

Ne suffisent au rêve qui échoue

IV

Cette lumière comme dôme

Pour lever l'ancre

Et le souvenir dévore la rime

Il séduit l'étoile polaire

Marcher sur l'oubli, Ed. L'Harmattan.

Ce à quoi il répondit avec sa générosité habituelle : « On aimerait le garder comme un talisman ! »